

Les monstres hybrides de Mishka Henner

BESTIAIRE IMAGINAIRE – 4/6 –

A l'aide de l'intelligence artificielle, le plasticien britannique génère des lignées entières de nouvelles espèces de chimères

C'est poilu, touffu, hirsute. On devine vaguement, cachée sous les touffes de poils, une protubérance qui indiquerait quelque chose comme un museau ou des pattes. A moins qu'il s'agisse plutôt d'une plante, avec un tronc et des feuilles ? La créature en question est composée d'éléments familiers, et pourtant elle résiste à l'analyse. Ce drôle d'animal, à la fois réaliste et irréel, a vu le jour grâce à l'apprenti sorcier Mishka Henner. Depuis douze ans, ce plasticien britannique utilise Internet comme la ressource première de tout son travail et a donné naissance à de nouvelles espèces hybrides, générées par des intelligences artificielles.

Mishka Henner parle joliment de « rêves de machines » ou d'« inconscient de l'ordinateur » pour évoquer ces drôles de bêtes enfantées par des circuits électroniques. Il fait d'ailleurs le lien entre ses images bizarres et les œuvres oniriques du courant surréaliste du XX^e siècle : « Les œuvres des surréalistes étaient hantées par les réminiscences de la première guerre mondiale. Je pense que ces images sont porteuses des fantasmes ou des cauchemars des programmeurs informatiques... »

Pour endormir la raison et engendrer ses monstres, Mishka Henner a utilisé des Generative Adversarial Networks (GAN), des algorithmes entraînés à générer des images réalistes. Des systèmes d'intelligence artificielle conçus à l'origine pour identifier des humains ou d'autres motifs dans les images, et qui servent dans le quotidien à mettre au point des systèmes de surveillance ou à fabriquer des logiciels de voitures capables de reconnaître les dangers. Mais Mishka Henner s'intéresse moins aux applications pratiques qu'aux implications psychologiques et culturelles. « Qu'est-ce que c'est qu'une image réaliste ? Le réalisme est une idée, un concept qui exprime notre représentation du monde. Ces images sont, en fait, une simulation d'une simulation, une tentative de la machine de représenter notre façon de voir le monde. »

« UNE VARIÉTÉ INFINIE D'ENFANTS »

Avec ses chimères, il a exploré avec délice le territoire de l'« uncanny valley » ou « vallée de l'étrange », notion inventée dans les années 1970 pour évoquer le malaise et l'angoisse ressentis par les gens lorsqu'ils se retrouvent face à un objet atteint d'un certain degré de ressemblance anthropomorphique. En demandant à l'ordinateur de croiser différentes sortes d'images issues de bases de données, selon des directives gardées secrètes, Mishka Henner a produit des créatures plutôt animales, croisements possibles de lions et de palmiers, mais aussi des bâtiments qui hésitent entre la tente et le gratte-ciel, ou des fleurs qui semblent avoir fusionné avec leur vase, et même des paysages ensoleillés où la mer charrie des débris douteux... « C'est bien avec les « animaux » que c'est le plus étrange... », reconnaît

l'artiste. Avec eux, il y a toujours la question de savoir si c'est vivant, animé. »

L'artiste a poussé l'exercice plus loin, en créant à chaque fois non pas une chimère isolée, mais des lignées entières. Invité à choisir et à créer à partir de millions de photos, l'ordinateur a d'abord donné naissance à deux images, les « parents ». Celles-ci ont ensuite été croisées entre elles pour engendrer des « enfants »... Chaque rejeton héritant d'une partie des caractères de ses aînés. « Les deux parents produisent une variété infinie d'enfants, qui peuvent à leur tour devenir parents », note Mishka Henner. Comme pour nous, chaque image est le produit d'une longue succession de combinaisons de gènes... »

Lors de l'exposition « Free Lunch » à la galerie Jean-Kenta Gauthier, à Paris, en 2020, où la série « The Fertile Image » était exposée, chaque visiteur pouvait emporter chez lui l'un des enfants. « C'était comme une adoption », explique Mishka Henner. En choisissant une image, chacun avait une responsabilité. J'ai trouvé que c'était une bonne idée face à l'océan d'images qui nous entoure. Elles sont tellement nombreuses qu'elles en perdent toute valeur. » L'artiste fait le lien avec les images dites « orphelines », qui circulent sur Internet et dont l'auteur est inconnu. « Ça m'intéressait de faire des œuvres « orphelines » qui se situent en dehors du marché économique et qui se trouvent plutôt dans un marché d'obligations morales... Un peu comme dans un

Photos
extraites
de la série
« The
Fertile
Image »
(2021),
de Mishka
Henner.
MISHKA HENNER



« CHAQUE IMAGE EST LE PRODUIT D'UNE LONGUE SUCCESSION DE COMBINAISONS DE GÈNES »

Mishka Henner

réseau de relations familiales qui obéissent à des règles différentes du reste du monde. »

En faisant créer ses œuvres par des machines, Mishka Henner s'amuse aussi à titiller la notion d'auteur et d'artiste. « Je donne des directives, mais c'est l'ordinateur qui décide tout seul du résultat », souligne-t-il. C'est son imagination, ou son subconscient, qui s'exprime... »

Une façon de torpiller la « mythologie de l'artiste comme génie ». « Comment parler d'originalité quand c'est l'ordinateur qui crée ? », interroge Mishka Henner, qui considère son rôle comme celui d'un « intermédiaire » et revisite aujourd'hui l'œuvre de Marcel Duchamp à coups de logiciels et d'algorithmes.

Dans sa dernière série, il a réutilisé certaines chimères qu'il a soumises à un logiciel conçu

pour animer les vieilles photos de famille et donner l'illusion de la vie. « A ma grande surprise, l'ordinateur a vraiment reconnu des personnes, quand bien même elles n'ont pas vraiment d'yeux ni de bouche. Et il a animé ces images comme s'il s'agissait d'humains. » Le résultat, des vidéos où s'agitent des personnages grotesques, a été baptisé « Influenzers », en référence aux influenceurs qui dispensent leurs conseils de beauté ou d'achat sur les réseaux sociaux. Mishka Henner a attribué à chacun une formule creuse, sur le modèle des banalités délivrées par les personnalités sous prétexte d'empowerment (« émancipation ») – « True beauty is when you are authentic » (« la vraie beauté résulte de l'authenticité »).

Mais, à en croire Mishka Henner, ces monstres sont plus proches de nous qu'ils n'en ont l'air. « Je trouve que les influenceurs sont déjà des chimères, une synthèse entre les algorithmes et l'humain, note-t-il. Car ces personnes modifient leur comportement et leur apparence en suivant les règles qui leur permettent d'avoir le plus possible de followers. » Le mot « Influenzer » est un jeu de mots avec « influenza », la grippe. « C'est comme un virus, explique Mishka Henner. Nous sommes tous contaminés par les algorithmes. » ■

CLAIRE GUILLOT

Prochain article Alien

« Même à la fac de médecine, je jouais de la musique »

MA NOUVELLE VIE D'ARTISTE – 4/6 –
Ben Mazué

Je ne me souviens pas du jour où j'ai commencé la musique, car j'ai du mal à dissocier le moment où j'en écoute de celui où j'en fais. Je crois que dès que j'en ai écouté j'ai eu envie d'en faire, ne serait-ce que chanter. La musique me fait beaucoup d'effet et, comme je ne sais pas m'exprimer en dansant, je m'exprime en chantant. En revanche, je me rappelle très bien pourquoi j'ai été médecin jusqu'en 2015. J'ai pratiqué pendant cinq ans, d'abord comme généraliste, puis je me suis tourné vers les soins palliatifs. J'ai travaillé deux jours par semaine dans un service de soins palliatifs gériatriques.

Mes parents m'avaient demandé de choisir des études.

Dans les métiers que je trouvais certes laborieux mais beaux et universels, il y avait celui de médecin. Je me suis lancé dans ces études-là et j'ai trouvé ça génial. La première année, c'est dur, mais après on est tout de suite à l'hôpital et, là, c'est le fond de l'entonnoir social. On rencontre des gens de la société auxquels on n'aurait pas accès autrement. Pour se forger une pensée politique, c'est pas mal, l'hôpital. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien s'il y a beaucoup de médecins qui se présentent aux élections municipales ou aux législatives.

Même à la fac de médecine, je jouais de la musique, il y avait une salle de répétition, d'autres étudiants passaient, on a monté

un groupe de reggae. Après mes trois années d'internat, je pouvais remplacer des médecins généralistes sans avoir passé ma thèse. C'est ce que j'ai fait, sauf que je n'ai pas rédigé ma thèse, je l'ai laissée de côté.

« Juste humain »

A la fin de ces trois ans, à force de donner des concerts, je suis devenu intermittent du spectacle. J'ai voulu switcher sur la musique à ce moment-là, mais ma femme s'est retrouvée enceinte. C'était une vraie problématique pour moi de ne pas avoir terminé mes études, ça m'angoissait de devoir dire à mon enfant : « Ce n'est pas grave de ne pas aller au bout des trucs. »

Alors, j'ai écrit cette thèse assez rapidement. Elle portait sur les soins palliatifs. Je l'ai un peu torchée, j'avoue, je l'ai envoyée à un grand professeur, qui m'a contacté quinze jours avant la soutenance et m'a dit : « J'ai lu votre thèse, c'est très mauvais. Venez me voir plutôt. » Je suis allé au rendez-vous avec mes disques. A l'époque, j'avais fait des petits EP, et je lui ai dit : « En fait, je suis devenu chanteur, je veux juste terminer mes études car je vais avoir un enfant, mais je ne veux pas être médecin. » Le type qui me reçoit est incroyable : docteur en médecine, docteur en histoire et en philosophie. Trois doctorats, le gars, hyperintéressant, passionnant.

On discute et il me dit : « Je vais t'embaucher. Tu ne viendras que le lundi, je monte un service de soins palliatifs gériatriques. J'aurais besoin de gens comme toi. Ce n'est pas très technique, c'est juste humain. C'est bien de ne pas faire que ça parce que, sinon, ça prend trop la tête. » J'ai dit oui. Le lundi s'est transformé en lundi, mardi et mercredi soir. Ça devenait difficile avec la tournée et les enfants. Un jour, il m'a dit : « C'est bon, on arrête. Tu n'es pas assez présent. » C'était en 2015, on s'était donné rendez-vous en 2017, mais, cette fois-ci, j'ai choisi la musique. ■

STÉPHANIE BINET

Prochain article Le photographe Yann Mingard